

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 87 (1999)

Heft: 1433-1434

Artikel: Pourquoi travaillent-elles ?

Autor: Mantilleri, Brigitte

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-281595>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

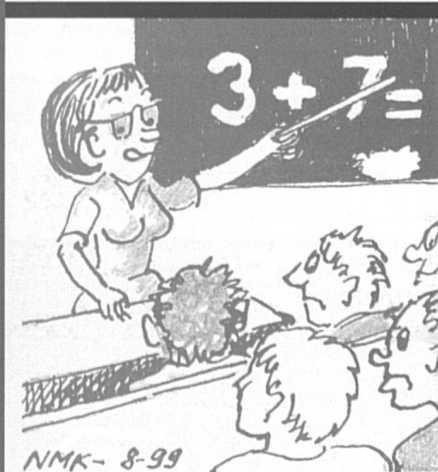
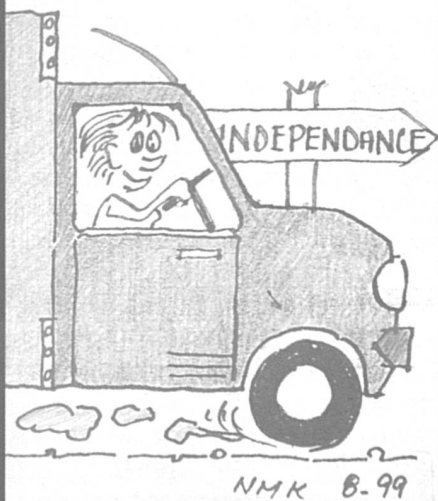
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POURQUOI TRAVAILLENT- ELLES ?



C'est la rentrée des classes et pour nombre d'entre nous, le renouveau d'un rythme frénétique qui commence dès le petit déjeuner: préparer les sacs d'école et de goûter des uns, se préparer, filer. Le conjoint, au mieux emmène les enfants à l'école, au pire est inscrit aux abonnés absents. Mais alors, pourquoi toute cette frénésie? Quelques réponses dans ce dossier qui ne se veut en aucun cas exhaustif. Au boulot!

On nous dit que les salaires des femmes demeurent en moyenne de 23% inférieurs à ceux des hommes, différence qui va en s'accroissant avec le niveau professionnel – 26% pour les cadres moyens et supérieurs. On sait maintenant avec chiffres nationaux à l'appui (voir interview-express) que ce qu'on subodorait est réalité: les femmes assument, qu'elles soient sur le marché de l'emploi ou pas, le gros des tâches ménagères. A ce propos, Patricia Schulz, directrice du Bureau fédéral de l'égalité, affirmait récemment:

«Les femmes assument l'essentiel des tâches qui permettent à la société, et en particulier au système économique, de fonctionner, mais parce qu'elles assument ces tâches non rémunérées, elles ne peuvent participer que de manière réduite, voire pas du tout, aux activités rémunérées. Ceci représente un extraordinaire gaspillage des efforts faits en matière de formation et d'engagement des femmes dans la vie professionnelle: gaspillage des efforts des femmes elles-mêmes, mais aussi des efforts de la collectivité pour leur assurer une formation. Et le sacrifice de leurs possibilités professionnelles ne dure pas seulement pendant les années les plus directement consacrées aux tâches en faveur des enfants: c'est toute la vie professionnelle des femmes qui va en souffrir.»

Message reçu!

Et pourtant, en attendant, certaines, dont je suis, continuent à batailler dans cet univers ingrat. Pourquoi? Voici quelques pistes de réponse.

Je suis en effet le cas typique de la femme mariée qui travaille avec deux enfants et qui, même en proie aux

pires difficultés – cette année 99 ayant été particulièrement riche en péripéties tant familiales (maladies d'enfants) que professionnelles – changement presque complet de job, ne lâche pas la barre. Et ce malgré les voix féminines susurrant: «tu en fais trop», «dans la vie, il faut choisir», ou «tu as choisi, alors maintenant tu te débrouilles».

Pourquoi cet acharnement, me direz-vous?

Bon, c'est vrai, je suis une privilégiée, puisque j'aime ce que je fais, ce qui ne signifie nullement que le monde du travail dans lequel j'évolue me fasse des cadeaux, tant s'en faut. Bon, il est peut-être vrai aussi que la nécessité familiale de mon salaire fait que je m'accroche plus longtemps et mieux. Mais, en y réfléchissant bien, au-delà des diplômes universitaires et autres capacités – et incapacités – acquises sur le terrain, je crois que le moteur de mes activités est un profond besoin d'autonomie, d'avoir mes trucs à moi et d'être indépendante financièrement. Un besoin d'autonomie qui se retrouve d'ailleurs dans le témoignage de nombre de femmes qui n'ont pas forcément des boulots privilégiés, comme le prouve celui de Marianne en page 13.

Les raisons sont multiples et peut-être génétiques – il est vrai que j'ai eu une grand-mère, mais encore plus une arrière-grand-mère au caractère bien trempé. Des lectures qui marquent. Les personnages de femmes dépendantes et humiliées dans la littérature m'ont toujours bouleversée, de la Cousine Bette à Anna Karénine en passant par Madame Bovary et l'héroïne du roman *Baker Street*. Des personnages remarquablement décrits qui ne maîtrisent pas leur destinée et procurent cette sensation

d'attrance et de répulsion que l'on peut avoir en regardant en bas d'une immense falaise. Et puis, les oreilles et les yeux grand ouverts sur ces petits riens glanés au hasard d'une conversation d'adultes ou de la lecture d'un magazine – tel mari qui reproche le prix exorbitant d'une paire de bas, ces économies grappillées sur «l'argent du ménage» pour s'acheter ou offrir quelque chose, bref cette grande dépendance financière qui force à souvent baisser la tête. Sans oublier cette admiration sans bornes que j'éprouve envers ces mères courage qui, de tout temps, de Christine de Pisan aux veuves ou mères célibataires d'aujourd'hui, ont réussi à faire bouillir la marmite la tête haute.

Est-ce que ce besoin viscéral, qui ne serait pas en chacune de nous, permet de mieux comprendre, à compétences et finances égales, pourquoi certaines quittent le monde du travail et d'autres s'y maintiennent? Est-ce que les modèles de société ont plus d'impact sur certaines que sur d'autres, et ce au-delà de l'éducation acquise? Pourquoi des femmes renoncent à leur travail, non pas parce qu'il est mal rétribué, ou parce qu'elles sont harcelées, mais parce qu'elles ne craignent pas la dépendance ou même, l'éducation des jeunes filles aidant, elles la trouvent parfaitement seyante? Une amie économiste disait avoir été étonnée qu'une collègue aussi diplômée qu'elle, pourvue d'un bon poste, quitte son travail pour s'occuper de son tout nouveau mari.

Pas suffisant sans doute. Claire Jobin (voir interview-express) avec laquelle j'évoquais ce cas, en bonne statisticienne, me rétorque qu'il faut bien sûr se méfier parce que pour un exemple de ce type, on peut en trouver dix contraires. D'ailleurs ma diatribe sur le besoin d'indépendance qui pourrait expliquer les différences existant entre femmes de même condition, si elle la trouve intéressante, ne la renverse pas forcément. Pour elle, les facteurs que sont le marché de l'emploi peu ouvert aux femmes, les modèles parentaux, le climat idéologique, les responsabilités familiales qui incombent à la femme sont des arguments anti-

travail qui demandent beaucoup de force de conviction pour travailler.

Maintenant, si les femmes travaillent, c'est souvent quand même par nécessité vu que le salaire du conjoint ne suffit pas, ou bien parce qu'elles sont seules à la barre ou encore célibataires. Elles travaillent aussi par goût, le niveau de formation plus élevé et donc des emplois plus gratifiants incitant à s'accrocher. A ce propos, dans *Femmes Pouvoir Histoire*, publication de la Commission fédérale pour les questions féminines, on peut lire qu'au début du siècle, les jeunes femmes qui avaient entrepris et terminé des études universitaires se sont retrouvées avec des diplômes, mais sans possibilité d'exercer leur profession: des postes d'assistantes pour les médecins, pas de travail pour les avocates ou les théologiennes. De nombreuses femmes se sont dès lors engagées dans le mouvement féministe en faveur des droits politiques, économiques et sociaux des femmes. La boucle est bouclée.

Brigitte Mantilleri

Retraite Vacances en Bolivie

- Idée Astucieuse
- Cuisine Française
- Climat Tempéré Sous Tropic
- Alt 1600 M
- Pension Mensuelle 3600 FF

**Ecrire OLRV CC 516
Santa-Cruz
Bolivie**

